

— Qu'elle occupe la chambre contiguë à la mienne? ...

Léopold ignorait ce détail qu'il nota dans sa mémoire. Cela ne l'empêcha point de répondre :

— Je le sais...

Puis il ajouta, non sans amertume :

— Je sais aussi qu'à cette heure elle a dans les mains les lettres contenues dans le sac de madame Ursule ; je sais qu'elle s'est présentée chez le notaire dont une de ces lettres portait l'adresse, et qu'elle a reçu de lui un paquet cacheté qu'elle doit remettre à un notaire de Nogent-sur-Seine en échange d'une fortune...

Jarrelonge, frappé de stupeur, ressemblait à un homme ivre.

— Ah ! ça, mais... s'écria-t-il... tu es donc le diable !...

— Peut être bien...

— Qui t'a révélé toutes ces choses ?...

— C'est mon secret...

— Puisque tu n'ignores rien, tu sais aussi sans doute que la petite se mettra en route demain matin, escortée de son amoureux, un particulier du nom de Paul...

— Bon ! pensa Léopold. Elle n'est point partie... tout va bien...

Il ajouta, mais à haute voix.

— Je savais cela comme le reste, et je sais de plus qu'un drôle, un faux ami en qui j'avais mis ma confiance, un collaborateur amplement payé, a livré à Renée tous mes secrets, après avoir volé le sac de madame Ursule...

— Tu veux parler du Belge Oscar Loos ? fit Jarrelonge épouvanté de l'accent de Léopold et de l'expression de ses regards.

— Je veux parler de toi !

— De moi ?... commença le libéré.

— Oui ! cent fois oui !... interrompit le cousin de Pascal. De toi qui a volé le sac, qui a retrouvé la jeune fille et qui lui as vendu les deux lettres !...

Jarrelonge tremblait de tout son corps. Il eut néanmoins la force de hausser les épaules.

— Allons, tu es fou ! répliqua-t-il. Comment supposes-tu que j'aurais été me livrer ainsi ? Pourquoi aurais-je volé ce sac, ignorant ce qu'il contenait et ne sachant même pas de quoi il s'agissait ?

Léopold fit un geste de colère et s'écria :

— Tu m'as bien volé mon argent et mes papiers !

Cet argument qui semblait indiscutable ne déconcerta point Jarrelonge.

— Ça, dit-il, c'est une autre affaire...

— Que nous réglerons tout à l'heure... reprit Léopold.

— Quand tu voudras, et tout de suite si ça te convient...

Te figures-tu par hasard que tu m'épouvantes ?... Ah ! mais, non, et je me rebiffe à la fin ! Les lettres que tu m'accuses d'avoir vendues à Renée, la demoiselle du pont de Bercy, sont tombées dans ses mains bien malgré moi...

— Allons donc !

— Et la preuve, c'est que j'ai risqué ma peau pour les ravoir et pour nous garder de la guillotine.

— C'est un mensonge...

— Calme tes nerfs... écoute-moi cinq minutes et tu me croiras...

— Jamais de la vie !

— Ecoute toujours...

Jarrelonge raconta comment, ayant découvert, par hasard que Renée était vivante et demeurait dans la chambre voisine, il avait appris que Paul se mettait à la recherche des lettres ; il entra dans les détails de son voyage à Anvers et montra sa blessure.

Léopold restait incrédule.

— Belle histoire, en vérité, et qui fait grand honneur à ton imagination !... dit-il avec un rire ironique. Explique-moi donc alors pourquoi, sachant que les papiers dangereux sont à côté de toi, de l'autre côté d'une cloison, tu te prépares à filer. Voici la preuve de tes projets de départ ! ajouta l'ex-réclusionnaire en montrant une valise fermée et une malle cordée soigneusement. Bien convaincu qu'un jour je te repincerais, et craignant de passer un mauvais quart d'heure, tu allais mettre une frontière quelconque entre nous, en me laissant désarmé à la discrétion de mes ennemis ! Halte là ! mon garçon !... Nous sommes complices, par conséquent solidaires, et les choses ne finiront pas ainsi...

— Alors, tu refuses de me croire ?

— Parfaitement...

En face de ce parti pris, Jarrelonge sentit l'irritation le gagner à son tour.

Il vida d'un tirait son verre et répondit d'un ton goguenard :

— Puisque c'est comme ça, mon bon, chacun pour soi !... Nous allons discuter nos petits intérêts !... Je me fiche pas mal de tes papiers dangereux qui sont chez Renée ! Est-ce que tout ça me regarde ! Il s'agit d'une fortune, dis-tu... C'est bien possible, mais tu ne soufflais mot de cette fortune quand il était question de noyer la petite... Tu te servais de moi pour tirer les marrons du feu et les manger tout seul... Tu me faisais l'aumône de quelques malheureux « fakiots garatés... » Tu m'exploitais à propos des fausses clefs qui t'ont servi à fouiller les meubles de l'hôtel de Terrys, et tu trouvais mauvais que je veuille me mettre à l'abri quand les combinaisons qui devaient t'enrichir en me laissant gueux tournent contre toi ! Ça, par exemple, c'est trop fort ! Tu m'as roulé comme un conscrit et au moment où moi, bonne bête, je me mettais en quatre pour te retrouver et t'avertir, tu te défilais de moi et, à présent, quand je te dis la vérité pure, tu me traites de menteur !... J'en ai par-dessus la tête de tout ça !... Oui, je file, et tu te débarbouilleras comme tu voudras, ou plutôt comme tu pourras, en compagnie de ton cousin Pascal Lantier avec qui tu devais partager la grenouille !

L'évadé de Troyes pinça les lèvres en fronça les sourcils.

— Toi, pensait-il, tu en sais trop long !

Jarrelonge se versa à boire.

— Veux tu trinquer ? demanda-t-il en riant à Léopold.

— Pourquoi pas ?... Les querelles ne servent à rien...

Mieux vaut tâcher de nous entendre...

— Nous entendre ? répéta Jarrelonge. A quel sujet ?

— Tu vas me rendre les papiers que tu m'as volés...

— Quels papiers ?... Les « Mémoires » du comte de Terrys ?

— Oui...

— Sur lesquels il y a la preuve que la fille du comte est innocente du crime de parricide... et que cependant le cousin Pascal et toi vous la laisserez condamner pour des intérêts d'argent que je ne connais pas...

— Peu importe ce que contiennent ces Mémoires... dit Léopold avec impatience. Tu vas me les rendre...

— Ça dépend...